

LA PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

XXXVII

Les traits du faux Paul Harmant se contractèrent. Sa figure prit une expression presque farouche.

—Pourquoi ne le pourriez-vous pas ? s'écria-t-il. En refusant, vous tueriez Mary, cette enfant qui vous adore ! Non ! Non ! vous ne ferez point cela ! ajouta-t-il en tendant vers Lucien ses mains suppliantes, ce serait un crime ! Vous auriez à vous accuser sans cesse de la mort de Mary ! Tout à l'heure, j'ai été cruel peut-être en brisant vos rêves, en déchirant votre cœur, en vous montrant l'abîme dans lequel vous alliez à votre insu vous précipiter. Mais vous ne pouvez m'en vouloir ! J'ai agi comme le chirurgien qui porte le fer et le feu au fond de la blessure afin de la guérir. C'est de la reconnaissance que vous me devez.

—Et cette reconnaissance je l'éprouve, monsieur, car mon chagrin ne me rend point injuste. C'est vrai, l'abîme était ouvert devant moi, vous me l'avez montré, je vous en remercie.

En même temps, le jeune homme tendait la main au misérable qui la prit et la serra dans les siennes, tandis qu'une expression de triomphe rayonnait sur sa figure. Il se croyait déjà victorieux. Lucien continua :

—Mais, vous devez le comprendre, la blessure est trop profonde pour se cicatriser brusquement. Elle saignera longtemps sans doute. Je vous prouverai par tous les moyens en mon pouvoir la reconnaissance que je vous dois, mais je ne saurais mentir, composer mon visage, modifier l'expression de ma voix. Priez donc, mademoiselle Mary de me pardonner si pendant un certain temps je ne profite pas des invitations qu'elle a bien voulu m'adresser. A quoi bon lui montrer une figure assombrie qui ne pourrait être pour elle qu'un sujet de chagrin. Je ne veux me présenter devant elle que les lèvres souriantes, si jamais le sourire revient à mes lèvres. Donc, il faut attendre.

—Mais ce sont ces alternatives d'espoir et de déceptions qui tuent Mary, c'est l'attente qui la brise ! murmura le millionnaire.

Lucien ramassa sur le parquet le procès-verbal qu'un instant auparavant il avait laissé tomber, et il le présenta à Paul Harmant.

—Montrez-lui ceci, monsieur, fit-il. Mademoiselle Mary comprendra "que je ne puis épouser la fille de l'assassin de mon père."

Evidemment ces paroles, dans l'esprit de Lucien, ne s'appliquaient, ne pouvaient s'appliquer qu'à la fille de Jeanne Fortier, mais le double sens apparut, terrible, effrayant, au véritable meurtrier, qui ne put s'empêcher de frissonner et courba la tête.

Ainsi, dit-il d'une voix tremblante au bout de quelques secondes, mes raisonnements, mes prières, ne pourront changer votre détermination et hâter le bonheur de ma fille ?

—Il me serait impossible de passer outre, répondit Lucien. Donc je vous en prie, n'insistez

pas. Je sollicite de vous quelques jours pour me calmer et pour réfléchir.

—Quelques jours ! répéta le millionnaire. Eh bien, soit ! Mais c'est à Mary qu'il faudra dire cela et non à moi. Mary refuserait de me croire.

—Eh bien ! monsieur, je le lui dirai, fit Lucien, prenant une brusque détermination.

—Quand ?

—Ce soir même. Je vous accompagnerai rue M... et j'aurai l'honneur de causer avec mademoiselle Harmant.

—Je vous remercie, mon cher enfant, fit le millionnaire, et je mets tout mon espoir en vous.

—Voulez-vous me permettre de garder ce procès-verbal pendant vingt-quatre heures ? demanda Lucien.

—Il est à votre disposition. Gardez-le tant que bon vous semblera.

—Voulez-vous, en outre, m'autoriser à m'absenter aujourd'hui de l'usine ?

—Je vous l'autorise, mais prenons rendez-vous pour ce soir.



"C'est vous, maman Lison !" dit Lucie en lui souriant. — (Voir page 255, col. 2).

—A six heures et demie précises j'arriverai à votre hôtel.

—Vous dînez avec nous ?

—J'aurai cet honneur.

—C'est entendu, mon cher enfant. Je vous attendrai ou pour mieux dire nous vous attendrons.

Lucien sortit, le cœur gonflé, du cabinet de l'industriel, prévint le contremaître qu'il s'absentait et gagna le tramway pour rentrer à Paris. S'isolant alors dans sa pensée, il envisagea la situation sous toutes ses faces.

—L'évidence s'impose ! se dit-il. Paul Harmant vient de m'arrêter sur la lèvre du gouffre où j'allais m'engloutir. Lucie est bien la fille de Jeanne Fortier, de cette femme condamnée pour avoir tué mon père ! Je doute que Jeanne Fortier soit coupable, mais Paul Harmant a raison, il y a cent preuves de son crime et pas une de son innocence ! Moi-même je ne puis que douter. Si je poursui-

vais malgré tout mon projet d'épouser Lucie, je compromettrais aux yeux du monde une action inébranlable en offensant une mémoire chère et sacrée. Paul Harmant, irrité contre moi, divulguerait ce secret de honte. Un "tole" général s'élèverait pour me flétrir. Lucie est innocente, la pauvre enfant, mais elle porte un nom maudit, un nom taché du sang de mon père. L'union rêvée est impossible. Elle ne se fera pas. Ah ! pauvre Lucie ! pauvre Lucie ! dont je vais briser le cœur en même temps que le mien. Adieu, mes belles espérances ! Adieu, mon amour ! Adieu, mon avenir ! Adieu, tout !

Et Lucien, la tête penchée sur la poitrine, ne lutta point contre la douleur qui l'écrasait. Arrivé à Paris, il prit une voiture et se fit conduire au quai Bourbon.

En descendant du fiacre, il jeta un coup d'œil sur les fenêtres de Lucie. Il éprouva une émotion poignante et singulièrement pénible en face de la maison où il avait rencontré Lucie pour la première fois, où il l'avait aimée, où il avait fait de si beaux rêves. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Il les essuya d'une main fiévreuse et entra sous la voûte. La porte de la loge était ouverte.

—Ah ! c'est M. Lucien ! s'écria la concierge. Vous tombez bien mal, M. Lucien.

—Pourquoi donc ?

—Mlle Lucie vient de sortir à l'instant pour reporter de l'ouvrage chez sa patronne.

—Ah ! fit Lucien. Doit-elle rester longtemps dehors ?

—Elle ne l'a pas dit.

—Maman Lison est-elle chez elle ?

—Non, M. Lucien. Maman Lison n'est point rentrée ce matin déjeuner. Il paraît qu'elle avait un gros travail à faire à sa boulangerie.

—Merci, ma chère dame. Je m'en vais.

—Vous ne voulez pas entrer dans la loge et attendre mam'zelle Lucie ?

—Non, je suis pressé...

—Qu'est-ce qu'il faudra dire à mam'zelle Lucie de votre part ?

—Que je suis venu, voilà tout.

Et le jeune homme se retira. Tout en le suivant du regard, la portière murmura :

—Quel drôle d'air il a aujourd'hui ! Il était si gentil, il n'y a pas encore bien longtemps ! Ah ! voilà, il est en train de faire fortune, de trancher dans le grand, et les grands ça change vite un homme !

Puis, après avoir formulé cette réflexion philosophique, la bonne dame se retira dans sa loge. Lucien était remonté en voiture, se fit conduire à la

boulangerie de la rue Dauphine.

En y arrivant, il vit sur le seuil la personne qu'il venait chercher. Maman Lison venait d'achever son travail et causait avec une pratique. Lucien mit pied à terre. En l'apercevant, la porteuse de pain eut comme un pressentiment de malheur. Elle alla vivement à sa rencontre, et, prise d'un tremblement soudain, balbutia :

—Vous, M. Lucien ! Est-ce que vous venez pour me parler ?

—Oui, maman Lison. J'arrive du quai Bourbon.

—Vous avez vu mam'selle Lucie ?

—Elle était absente.

—Vous aviez quelque chose à lui dire ?

—Oui, et c'est à vous que je le dirai.

—A moi ! répéta la porteuse de pain surprise.

—Oui. Avez-vous terminé votre travail ? Pouvez-vous me donner une heure ?

—Parfaitement, M. Lucien, répondit Jeanne